

*Anthony Bonanno*

## *Malte antique*

Les hommes qui se sont établis à Malte dans la deuxième moitié du troisième millénaire et leurs cousins de Sicile et du Sud de l'Italie, appartiennent à un mouvement de peuples et d'échanges d'origine égéenne. Dès le troisième millénaire av. J.-C. les prospections de métal, surtout le cuivre, dans les terres que baigne la Méditerranée (Chypre à l'est, l'Espagne et le Nord-Ouest de l'Italie à l'ouest) ont suscité une intense navigation maritime reliant les parties occidentales et orientales du Bassin méditerranéen. Les principaux consommateurs de minerai étaient les civilisations les plus avancées de l'âge du bronze du Proche-Orient, d'Égypte et de Mésopotamie, mais les Crétois suivis des Mycéniens, ont tôt assumé le rôle d'intermédiaire dans ce commerce prolifique, et ont par la suite créé leurs propres civilisations inspirées par les précédentes.

Malte ne semble pas être restée complètement étrangère à cet intense mouvement de peuples et de marchandises. Une perle cylindrique en pierre foncée incrustée de symboles en or, identiques aux caractères de l'écriture crétoise linéaire, a été trouvée à Tarxien (J.-D. Evans, 1959 : 164, tav. 84 ; 1971 : 145, tav. 51, 10 ; Bonanno, sous presse). Les idoles à disque du cimetière de Tarxien sont aussi très semblables à celles trouvées dans les centres mycéniens (J.-D. Evans, 1959 : 175-176 ; 1971, 161, tav. 56-57 ; W. Taylour, 1964 : 70). La technique de construction cyclopéenne de la fortification de Borg-in-Nadur rappelle les structures similaires du monde mycénien (J.-D. Evans, 1959 :

185 ; 1971, 14-16, pl. I, 2-3 ; W. Taylour, 1964 : 110-112). Tout ceci suggère des courants culturels qui ont atteint Malte depuis la mer Egée au troisième millénaire. Un fragment de tasse mycénienne IIIB trouvé à Borg-in-Nadur constitue une importation indiscutable de la même région, donnant la preuve, bien qu'isolée, du commerce avec le monde mycénien (W. Taylour, 1958 : 79-80, pl. 8,5 ; 1964 : 106 ; J. D. Evans, 1971 : 17, 227, fig. 42, pl. 32,6). Un autre fragment mycénien a été trouvé dans les fouilles conduites par une équipe italienne à Tas-Silg (F. Mallia, 1966 : 50, pl. 35, 20).

De plus amples preuves de l'intérêt que portaient les Mycéniens aux îles Maltaises nous viennent de sources littéraires, notamment l'identification de Malte (ou plutôt de Gozo) par Callimachus avec l'*Ogyge* d'Homère, l'île de Calypso sur laquelle Ulysse a passé six ans de son *nostos* (R. Pfeiffer, 1965 : 355-356, frag. 470), et la référence dans Lycophron (*Alexandra*, 1027-1033) de l'installation à Malte d'un groupe de guerriers grecs à leur retour de la guerre de Troie (A. Bonanno, 1979 : 273-276). Celles-ci pourraient être interprétées comme de vagues souvenirs de situations historiques de l'âge héroïque grec (A. Bonanno, 1983 : 1-17).

Mais cette ère, comme l'illustrent l'épopée d'Homère et les annales archéologiques contemporaines, n'est ni calme ni pacifique. L'avidité pour de plus grandes richesses, d'un plus grand contrôle des routes commerciales, et l'ardent désir de pouvoir avaient semé la graine d'ambitions expansionnistes et impérialistes. Celles-ci étaient concentrées principalement sur les terres des grandes civilisations du Proche-Orient, mais ont débordé sur le Centre et l'Ouest de la Méditerranée. Durant l'âge du bronze, les habitats des îles Maltaises sont établis sur de hautes collines, des plateaux, facilement défendables, et leurs positions et fortifications semblent refléter ces vagues d'insécurité ainsi qu'un changement de climat au Centre de la Méditerranée. Il en est de même pour les fortifications des cultures de Thapsos et de Castelluccio en Sicile (L. Bernabò-Brea, 1976-7 : 33-99 ; G. Lena *et al.* 1988 : 29-38) et pour les villages des Nuraghi en Sardaigne (G. Lilliu, 1962 ; 1982).

Étant donné l'absence totale dans les formations géologiques de Malte de ressources minérales, spécialement du minerai de fer, deviner pour quelle raison les commerçants égéens furent intéressés par ces îles aussi éloignées en haute mer et écartées des principales routes commerciales le long des côtes de la Sicile et de l'Italie du Sud, n'est pas chose aisée. Malte ne fait pas partie du grand nombre de sites de la Méditerranée centrale ou occidentale dont le nom se termine en *-oussa*, tel que Lopadoussa (Lampedusa) et Algoussa (Linosa), où les découvertes archéologiques prouvent la pénétration du commerce mycénien (S. Marinatos, 1971 : 8). Le seul lien physique provient de ce qui semble être une colonie maltaise implantée par le peuple du cimetière de Tarxien et renforcée plus tard par le peuple de Borg-in-Nadur, sur l'île d'Ognina au sud de Syracuse en Sicile (L. Bernabò-Brea, 1976-7 : 67-99 ; S. Tusa, 1984 : 100). Naturellement, cela sous-entend que la tasse mycénienne, mentionnée plus haut,

ait pu gagner le village de Borg-in-Nadur de façon indirecte, par le relai de leurs cousins de Sicile orientale où les évidences archéologiques du commerce mycénien abondent (S. Tinè – L. Vagnetti, 1967 ; E. Procelli, 1981 : 83-110 ; S. Tusa, 1983 : 367-373, 400-425).

Le XII<sup>e</sup> siècle avant J.-C., en Méditerranée orientale, est marqué par une série de commotions politiques aboutissant à la chute d'un empire (les Hittites), à la fin d'une civilisation (les Mycéniens), au commencement du Moyen Age hellénique, à la destruction d'importantes villes prospères (Ugarit) et à l'apparition de nouvelles entités ethniques et politiques sur la côte syro-palestiniennne (les Phéniciens au nord, les Philistins au sud). Ces rapides changements sont normalement attribués à l'activité des peuples de la mer dans cette région (N. K. Sandars, 1985). Cependant, aucune preuve provenant de Méditerranée centrale ou occidentale ne peut suggérer, jusqu'à présent, une quelconque expansion de l'activité de ces peuples vers l'est. Ce n'est que quatre siècles plus tard qu'une autre vague de population commença à avancer dans cette direction, avec la colonisation de la Méditerranée occidentale par les Phéniciens (S. Moscati, 1988) et les Grecs (J. Bérard, 1957). L'ancienne tradition historique date le début de la colonisation phéniciennne de l'Ouest du XI<sup>e</sup> siècle av. J.-C., mais les annales archéologiques ne remontent pas plus tôt que le VIII<sup>e</sup> siècle (Moscati, 1993 : 286).

Les raisons pour lesquelles les Grecs n'ont pas tenté d'établir une colonie à Malte nous échappent\*. Une des possibilités est que Malte n'offrait pas suffisamment de terres fertiles cultivables, contrairement aux colonies typiques de Sicile et de la Magna Graecia. La raison la plus logique semble être, cependant, qu'ils ont été précédés par des Phéniciens qui avaient déjà commencé leur expansion vers l'ouest. Thucydide (VI, 2) lui-même le dit à propos de la Sicile, et semble inclure Malte parmi les petites îles adjacentes à la Sicile qui avaient été colonisées par les Phéniciens avant l'arrivée des Grecs. Quelle que soit la raison, avec la colonisation de la majeure partie de la Sicile par les Grecs durant la deuxième moitié du VIII<sup>e</sup> siècle et du VII<sup>e</sup> siècle av. J.-C., Malte a pour la première fois assumé une importance stratégique dans la lutte entre ces deux puissances commerciales et militaires – dont la troisième composante fut par la suite les Etrusques – pour le contrôle des routes commerciales maritimes, et du commerce lui-même avec les autochtones des terres bordant la Méditerranée. Nous sommes d'accord avec R. Dion (1977 : 65-66) et S. Moscati (1993 : 287) pour admettre que les Phéniciens tenaient déjà le contrôle de la route la plus directe d'est (par la Crète ou par la Grande Syrte) en ouest (jusqu'à Carthage et au-delà) en passant par Malte (Bonanno 1988 : 419-22), ne laissant aux Grecs que la possibilité d'en prendre une plus au nord, par le détroit de Messine (G. Vallet, 1958 : 3).

---

\* Les sources ne suggèrent en aucune façon qu'ils aient essayé de le faire. Sur la théorie présumée de la colonisation grecque, voir Bonanno, 1983.

Cette hypothèse est confirmée par la déclaration de l'historien grec Diodorus Siculus (V, 12), selon lequel les Phéniciens avaient choisi Malte pour s'y établir, précisément parce que « comme ils étendaient leur commerce vers l'océan Occidental, ils l'ont trouvée comme un endroit de sûre retraite, étant bien fournie en ports et en haute mer ». Dès lors, en effet, ces deux derniers facteurs, excellents ports et situation pélagique, ont accru la valeur stratégique de l'île.

Les rivalités entre les deux blocs commerciaux et militaires, une alliance entre Etrusques et Phéniciens d'Occident d'une part, et les diverses alliances entre les cités indépendantes de Grèce d'autre part, ont abouti à une crise au milieu du VI<sup>e</sup> siècle, principalement à cause de la Sicile, et en Sicile. Jusqu'alors, toutes les colonies phéniciennes de l'ouest avaient maintenu de solides liens politiques, religieux et culturels avec la Phénicie, leur terre natale. Mais conséquence de la perte d'autonomie politique de cette dernière, Carthage, la plus puissante et prospère des colonies occidentales, a assumé le rôle de champion et leader. C'est à ce stade que les Grecs, ayant des colonies en Cyrénaïque, Sicile, Italie et France méridionales, et aussi loin vers l'Ouest que le Sud-Ouest de l'Espagne, ont tenté d'abattre le contrôle des Carthaginois sur la route du Sud en implantant une colonie sur la rivière Cinypus dans le golfe de Syrte. Mais l'expédition manquée de Dorieus n'a pas atteint son but (F. P. Rizzo, 1976-1977 : 176-177).

A ce stade, et peut-être à la suite de cet événement, il semble que les Carthaginois aient décidé de consolider leur présence à Malte. D'un port d'escale, l'île fut transformée en une colonie à grande échelle. Il est probable que des colons aient été envoyés de Carthage, puisqu'une influence plus directe des styles carthaginois peut être détectée dans la poterie maltaise. Le sanctuaire de Tas-Silg subit un ambitieux programme de construction (*Missione*, 1964-1975 : sections sur Tas-Silg). Bien que nous ne soyons pas bien informés sur les développements dans les principales régions de peuplement, les tombes à mobilier typiquement carthaginois sont de plus en plus fréquentes, spécialement autour du promontoire de Rabat/Médina (*Museum Annual Reports 1905-...*).

Pendant ce temps, l'équilibre des pouvoirs en Méditerranée est rompu lorsque les Etrusques et les Carthaginois décident de suivre chacun leur chemin, entraînant de désastreux résultats. Les Etrusques subissent une sérieuse défaite navale face aux forces alliées des Syracusains et des Cuméens, à Cumes en 474 av. J.-C., alors que Carthage se lance dans une guerre interminable qui débute par une défaite contre les Syracusains en 480 à Himera. Les hostilités entre les Grecs et les Carthaginois ne sont suspendues que vers la fin du IV<sup>e</sup> siècle, probablement, au moins partiellement, suite aux développements en Grèce même : son invasion par Alexandre le Grand et son incorporation à l'Empire hellénistique. Carthage renonçait à son isolement et ouvrait grandes ses portes à l'influence hellénistique qui atteint également Malte dès le début du III<sup>e</sup> siècle. On remarque dès lors des liens commerciaux plus solides avec la Magna Graecia (A. Ciasca, 1983 : 23-24, n. 30). En effet, Malte assume un

rôle important de lien commercial sur la route reliant le Sud de l'Italie à la Tripolitanie. Sont érigés à cette époque des bâtiments d'un type particulièrement prisé dans l'Égypte hellénisée, telle la tour de Zurrieq ; l'influence grecque est présente dans les modes changeantes du style typique de la poterie punique locale ; mais aussi la langue grecque même accompagne la langue punique sur les candélabres à inscriptions bilingues (*C.I.G.*, III, 5753 ; *I.G.*, XIV, 600).

La rupture de l'équilibre des pouvoirs entre Grecs et Carthaginois à la fin du V<sup>e</sup> siècle prépare le terrain à l'émergence et à l'essor éventuel d'un autre pouvoir en Méditerranée centrale, un pouvoir indigène rattaché à la terre italienne et destiné à dominer non seulement la Péninsule elle-même, mais la Méditerranée entière et au-delà.

Dès 264, Rome avait étendu son contrôle sur toute la péninsule Italienne par une série d'alliances forcées ; le début de la première guerre punique, cette année-là, avait clairement pour but la domination de la Sicile. Durant cette guerre, les Romains ont dû livrer plusieurs batailles navales, et à la fin de la guerre ils cumulaient les puissances maritime et terrestre. En 225 av. J.-C., Malte, étant territoire ennemi, a été razzinée et ses terres dévastées (F. P. Rizzo, 1976-7 : 183-188).

Pendant, Rome n'estimait pas encore suffisamment la valeur stratégique de ce groupe d'îles, pour essayer de se les approprier ; sa plus grande et unique préoccupation tout au long de cette guerre (264-241 av. J.-C.) était la Sicile, bien que les deux autres grandes îles à l'ouest (Sardaigne et Corse) aient été annexées peu après (238 av. J.-C.). De leur côté, les Carthaginois, considérant ces lourdes pertes, prirent des mesures pour éviter une seconde invasion et, peut-être, une occupation des îles Maltaises : en 218 av. J.-C., Malte était gardée par une garnison carthaginoise de 2 000 hommes sous le commandement d'Hamilcar, fils de Gisco. Mais cela s'est révélé inadéquat et certainement insuffisant pour s'opposer à l'expédition navale menée par un des consuls romains, qui s'est emparé de l'Archipel sans combats apparents (Tite Live, xxi, 51). Bien que les investigations archéologiques soient loin d'être terminées et que l'urbanisation nous ait certainement privés de beaucoup de vestiges antiques, il faut noter qu'aucun effort n'a été fait par les Carthaginois pour fortifier les principaux centres habités des îles – si ce n'est, peut-être, les quelques tours rondes disséminées à l'est et au sud de Malte –, à moins que le fossé et les vestiges de fortification observés par Abela en 1647 (et que nous associons normalement à la cité romaine de Méliite) ne remontent à cette période reculée.

En 218 av. J.-C., Malte est donc incorporée au monde romain, empêchant ainsi qu'elle soit utilisée comme une base possible d'action militaire navale sur le flanc sud de Rome. Elle était très naturellement incluse dans la nouvelle province de Sicile. Bien que la plus grande partie de la seconde guerre punique se soit déroulée en terre italienne et, vers la fin, en terre africaine près de Car-

thage même, nous avons le sentiment que les Romains ont dû mettre tous leurs efforts pour éviter qu'aucune des îles ne tombe aux mains de l'ennemi. Avec la perte de toutes les revendications territoriales de Carthage, en dehors de l'Afrique du Nord à la fin de la seconde guerre punique, qui plus est avec l'anéantissement complet de la cité elle-même en 146 av. J.-C. et la création de la *provincia* Africa, qui s'ensuit, parallèlement à celle de la *provincia* Achaïa à l'est, la même année, Malte perd ses derniers atouts stratégiques, et figure désormais à peine dans l'histoire ancienne (M. Cary, 1967 : 148, n. 3).

Néanmoins, si les menaces venant de l'extérieur de l'Empire étaient éliminées, celles venant de l'intérieur même étaient encore sous-jacentes. Nous ne connaissons pas le rôle de Malte dans les guerres civiles qui ont entraîné la chute de la République romaine. Elle est, sans doute, restée à l'écart de tout, puisque Cicéron pensait à un moment donné s'y retirer en exil volontaire (J. Busuttill, 1971 : 193-196), mais selon E. Coleiro l'existence de pièces de monnaie frappées à Gozo semblent attester une aide à Sextus Pompeius et à sa flotte pour résister à Octavian (E. Coleiro, 1964 : 117-127 ; 1976-1977 : 381-4). D'autre part nous avons une déclaration de Cicéron lui-même, selon laquelle en ces temps-là (fin du III<sup>e</sup>-début du I<sup>er</sup> siècle av. J.-C.) Malte était régulièrement utilisée comme base hivernale par des pirates (J. Busuttill, 1971a : 308-310). Ceux-ci, infestant la Méditerranée et compromettant les routes commerciales maritimes de toutes les mers autour de l'Italie, jusqu'à ce que Pompée y mit définitivement un terme en 67 av. J.-C.

Cicéron, suivi par Diodorus Siculus, se référant à Malte, nous la dépeint tranquille et prospère, image reflétée par les annales archéologiques – en particulier les villas dispersées dans la campagne maltaise – ainsi qu'un certain degré de sophistication dans la production industrielle de tissus raffinés et les constructions artistiquement ambitieuses dont le *domus* romain de Rabat est un cas exemplaire (A. Bonanno, 1977 : 73-81 ; 1976-1977 : 385-395 ; T. Gouder, 1983).

A ce stade, Malte apparaît comme le carrefour de trois langues et de cultures diverses. L'administration romaine a imposé sa propre langue (tout au moins pour les transactions officielles), sa religion officielle et inévitablement ses propres modes artistiques, au détriment de la langue et de la culture puniques, qui semblent cependant avoir survécu jusqu'au I<sup>er</sup> siècle de notre ère, si ce n'est bien plus tard. A ces deux courants vient s'en mêler un troisième, le grec hellénistique, qui avait commencé à s'infiltrer dans tout le monde punique au III<sup>e</sup> siècle av. J.-C., y compris les îles Maltaises, où il s'est renforcé après la conquête romaine grâce aux rapports plus intensifs avec la Sicile (A. Bonanno, 1981 : 505-513 ; 1986 : 1-12).

Cette situation semble avoir perduré sans grand changement jusqu'au début du VI<sup>e</sup> siècle ap. J.-C., quand Malte a été absorbée dans l'empire d'Orient avec la Sicile et ses îles (T. S. Brown, 1975 : 71-86 ; Bonanno, 1981 : 505-513). Ce sentiment, je m'empresse de l'ajouter, est déterminé par

l'absence totale de preuves écrites contradictoires, et sujette à des modifications apportées par de nouvelles découvertes archéologiques, spécialement épigraphiques. En effet, l'épigraphie nous fournit déjà de vagues visions de l'implication des îles, plus précisément Gozo, dans les intrigues politiques et les hostilités au sein de la cour impériale : par exemple la lutte entre les deux fils de Septimius Severus pour le pouvoir, dans une inscription trouvée à Gozo (*C.I.L.*, X, 7503 ; J. Busuttill, 1976 : 273-277 ; A. Bonanno, 1981 : 506) et celle entre les deux tétrarques Constantius et Galérius dans deux autres inscriptions (*C.I.L.*, X, 7507-7508).

Sur ces questions comme sur d'autres se rapportant à l'histoire ancienne maltaise, on attend avec impatience les renseignements archéologiques que renferme encore le sol de Malte, et ceux que les pouvoirs économiques et administratifs lui permettront de révéler.

## BIBLIOGRAPHIE

- ATZENI (E.), 1978, *La Dea Madre nelle Culture Prenuragiche*, Galliazzzi, Sassari.
- BÉRARD (J.), 1957, *La colonisation grecque de l'Italie méridionale et de la Sicile dans l'Antiquité*, Presses Universitaires de France, Paris.
- BERNABO-BREA (L.), 1976-77, "Eolie, Sicilia, e Malta nell'età del Bronzo", *Kokalos*, 22-23, Palermo, 33-111.
- BONANNO (A.), 1977, "Distribution of villas and some aspects of the Maltese economy in the Roman period", *Journal of the Faculty of Arts*, VI, 4, Malte, 73-81.
- BONANNO (A.), 1976-77, "L'habitat maltese in età romana", *Kokalos*, Palermo, 22-23, 385-395.
- BONANNO (A.), 1979, "Lycophron and Malta", in *Miscellanea di Studi Classici in Onore di Eugenio Manni*, Giorgio Bretschneider, Rome, 273-276.
- BONANNO (A.), 1981, "Malta in the third century", in A. King et M. Henig ed., *The Roman West in the Third Century*, Oxford, 505-513.
- BONANNO (A.), 1983, "The tradition of an ancient Greek colony in Malta", *Hyphen*, IV, 1, Malte, 1-17.
- BONANNO (A.), 1986, "A socio-economic approach to Maltese prehistory: the Temple Builders", in *Malta: Studies of its Heritage and History*, Mid-Med Bank, Malte, 17-45.
- BONANNO (A.), 1986a, "The Maltese artistic heritage of the Roman period", in S. Fiorini ed., *Proceedings of History Week 1984*, The Historical Society, Malte, 1-12.
- BONANNO (A.), 1988, "Evidence of Greek, Carthaginian and Etruscan maritime commerce south of the Tyrrhenian: the Maltese case", in T. Hackens ed., *Navies and Commerce of the Greeks, the Carthaginians and the Etruscans in the Tyrrhenian Sea*, Conseil de l'Europe, Strasbourg, 417-428.
- BONANNO (A.), sous presse, "Tarxien and the Xaghra Circle. Their place in Mediterranean proto-history" in *Le Mont Bego. Une montagne sacrée de l'âge du bronze*, Tende, Alpes Maritimes, 5-11 juillet 1991.

- BRAY (W. M.), 1963, "The Ozieri culture in Sardinia", *Rivista di Scienze Preistoriche* 18, 155-187.
- BROWN (T. S.), 1975, "Byzantine Malta: a discussion of the sources", in A. T. Luttrell ed., *Medieval Malta: Studies on Malta before the Knights*, British School at Rome, Londres, 71-86.
- BUSUTTIL (J.), 1971, "Cicero and Malta", *Journal of the Faculty of Arts*, IV, 3, Malte, 193-196.
- BUSUTTIL (J.), 1971a, "Pirates in Malta", *Melita Historica*, V, 4, Malte, 308-310.
- BUSUTTIL (J.), 1976, "The Geta inscription", *Journal of the Faculty of Arts* VI, 3, Malte, 273-277.
- CARY (M.), 1967, *The Geographic Background of Greek and Roman History*, Oxford.
- CASTALDI (E.), 1984, "L'architettura di Biriai (Oliena-Nuoro)", *Rivista di Scienze Preistoriche* 39, 119-153.
- CIASCA (A.), 1983, "Note sulla distribuzione di alcune ceramiche puniche maltesi", *Bulletin Archéologique* 19, fasc. B, Paris, 17-24.
- COLEIRO (E.), 1964, "Ricerche Numismatiche", in *Missione, 1964*, 117-127.
- COLEIRO (E.), 1976-77, "Rapporti di Malta con la Sicilia nell'età repubblicana: testimonianze numismatiche e letterarie", *Kokalos* 22-23, Palermo, 381-4.
- DION (R.) 1977, *Aspects politiques de la géographie antique*, Paris.
- EVANS (J.-D.) 1953, "The prehistoric culture-sequence in the Maltese archipelago", *Proc. Preh. Soc.* 19, 41-94.
- EVANS (J.-D.) 1956, "The 'Dolmens' of Malta and the origins of the Tarxien Cemetery Culture", *Proc. Preh. Soc.* 22, 85-101.
- EVANS (J.-D.), 1959, *Malta*, Thames & Hudson, Londres.
- EVANS (J.-D.), 1971, *The Prehistoric Antiquities of the Maltese Islands: a Survey*, Athlone, Londres.
- FAGAN (B. M.), 1983, "Farmers and peasants: Introduction" in B. M. Fagan ed., *Prehistoric Times*, W. H. Freeman, San Francisco, 121-9.
- GOUDER (T.), 1983, *The Mosaic Pavements in the Museum of Roman Antiquities at Rabat, Malta*, Department of Museums, Malte.
- LENA (G.), BASILE (B.), and DI STEFANO (G.) 1988, "Approdi, porti, insediamenti costieri e linee di costa nella Sicilia sud-orientale dalla preistoria alla tarda-antichità", *Archivio Storico Siracusano* III, 2, Syracuse, 5-87.
- LILLIU (G.), 1962, *I Nuraghi, Torri Preistoriche di Sardegna*, Cagliari.
- LILLIU (G.) 1970, "Rapporti architettonici sardo-maltesi e balearico-maltesi nel quadro dello ipogeismo e del megalitismo", *Atti del XV Congresso di Storia dell'Architettura. Malta 11-16 Settembre 1967*, Rome, 99-172.
- LILLIU (G.) 1982, *La Civiltà Nuragica*, Sassari.
- MALLIA (F.), 1966, in *Missione 1965*, Rome, 73.
- MAGGI (R.), 1976-77, "Gli scavi nelle stufe di San Calogero sul Monte Kronio (Sciacca) e i rapporti fra la Sicilia e Malta durante il neolitico", *Kokalos*, 22-23, Palermo, 510-517.
- MARINATOS (S.), 1971, "Les Egéens et les îles Gymnésiennes", *B.C.H.* 95, 8.
- MCCONNELL (B. E.), 1992, *San Cono-Piano Notaro-Grotta Zubbia Ceramics in Sicilian Prehistory*, U.M.I., Ann Arbor, Michigan.

*Missione Archaeologica Italiana a Malta, Rapporto Preliminare della Campagna 1963-1970*, Rome 1964-1973.

MOSCATI (S.), *I Fenici*, Milan 1988.

MOSCATI (S.), 1993, "Some reflections on Malta in the Phoenician world", *Journal of Mediterranean Studies*, 3,2, Malte, 286-90.

*Museum Annual Reports 1905-...*, Malte 1906-....

PFEIFFER (R.) éd., 1965, *Callimachus*, Oxford.

PROCELLI (E.), 1981, "Il complesso tombale di Contrada Paolina e il problema dei rapporti tra Sicilia e Malta nella prima età del bronzo", *Bollettino d'Arte*, 9, 83-110.

RENFREW (C.), 1970, "New configurations in Old World archaeology", *World Archaeology* 2, 199-211.

RENFREW (C.), 1973, *Before Civilization. The Radiocarbon Revolution and Prehistoric Europe*, Jonathan Cape, Londres.

RIZZO (F. P.), "Malta e la Sicilia in età romana: aspetti di storia politica e costituzionale", *Kokalos* 22-23, Palermo, 173-210.

ROSS HOLLOWAY (R.), 1991, *The Archaeology of Ancient Sicily*, Routledge, Londres.

SANDARS (N. K.), 1985, *The Sea Peoples: Warriors of the Ancient Mediterranean, 1250-1150 B.C.*, Londres.

TANDA (G.), 1977, *Arte Preistorica in Sardegna*, Sassari.

TAYLOUR (W.), 1958, *Mycenaean Pottery in Italy and Adjacent Areas*, Cambridge.

TAYLOUR (W.), 1964, *The Mycenaeans*, Londres.

TINE (S.) et VAGNETTI (L.), 1967, *I Micenei in Italia*, Fasano.

TRUMP (D. H.), 1966, *Skorba - Excavations Carried out on Behalf of the National Museum of Malta, 1962-4*, University Press, Oxford.

TRUMP (D. H.), 1977, "The collapse of the Maltese temples", in G. de G. Sieveking, *et al. ed., Problems in Economic and Social Archaeology*, Duckworth, Londres, 605-610.

TRUMP (D. H.), 1981, *The Prehistory of the Mediterranean*, Penguin, Harmondsworth.

TUSA (S.), 1983, *La Sicilia nella Preistoria*, Sellerio, Palermo.

TUSA (S.), 1984, "Sicilia e relazioni tirreniche nell'antica età del bronzo", *Libera Università Trapani* III, 8.

UGOLINI (L. M.), 1934, *Malta, Origini della Civiltà Mediterranea*, Rome.

UGOLINI (L. M.), 1940, "Malta fu culla della civiltà mediterranea?" in A. A. Bernardini *et al. ed., Civiltà Maltese*, Rome, 19-33.

VALLET (G.), 1958, "Rhegion et Zancle", *BEFAR* 189, 3.

